

LES NOUVELLES MUSICALES

ADMINISTRATION
Rédaction, Publicité :
40, rue du Colisée, 40
PARIS (8^e)

Téléphone : Elysées 18-29

ORGANE DE PROPAGANDE
DE

“ **LA MUSIQUE POUR TOUS** ”

Association ayant pour but le développement en France de l'éducation musicale et du goût de la musique par l'organisation de concerts populaires

Paraissant le 1^{er} et le 15
de chaque mois

ABONNEMENT : 1 AN

Paris, Seine, Départements 15 fr.
Étranger. 22 »

Le Patronage de M. Albert Lebrun

Sitôt la parution de notre troisième numéro du 1^{er} juillet, nous reçûmes la notification officielle que le Président de la République nous autorisait à placer sous son patronage l'Association

LA MUSIQUE POUR TOUS

Tous ceux qui collaborent de près ou de loin à nos premiers travaux se réjouiront avec nous d'une si haute consécration. Ils voudront, sans aucun doute, nous aider plus activement encore à justifier la confiance dont LA MUSIQUE POUR TOUS a bénéficié dès sa naissance.

Le prochain numéro
des Nouvelles Musicales
sera dédié à Charles Gounod

SOMMAIRE

Pages

César Franck, par Camille Mauclair (suite)

Echos harmoniques. — Sous d'autres cieux : Le Nonagenaire de Grieg. — Le monument d'André Messager. — Le Grand Prix de Rome de Musique 2

A l'orgue de Sainte-Clotilde. — Nos artistes à l'étranger. — César Franck et la musique populaire. — Manuscrit et autographe de César Franck. — Le lauréat du Prix César Franck 3

Résultats des concours du Conservatoire. — Les musiciens de la rue. — Le monument de Claude Debussy, à St-Germain-en-Laye 4

Au lendemain du concours. — Le Conservatoire il y a 150 ans. — Décret de constitution du Conservatoire 5

César Franck par Camille Mauclair (suite et fin). — La Musique pour Tous : Nos Comités. — Notre 4^e Concert Populaire. — Le programme de La Musique pour Tous. — Extrait des statuts. — Bulletin d'adhésion 7

Programme de notre 4^e Concert Populaire. — Musiques militaires d'Europe. — Concours des Nouvelles Musicales. — Bulletin d'abonnement. — Au Conservatoire de Fontainebleau 8

Nos premiers pas

L'Association « LA MUSIQUE POUR TOUS » fut officiellement constituée le 23 avril 1933.

Le premier numéro de son organe de propagande « LES NOUVELLES MUSICALES » fut distribué le 24 mai suivant aux auditeurs de notre premier concert populaire.

L'on n'a pas l'habitude de jeter un regard en arrière au bout d'une période d'efforts aussi courte. Mais quand nous considérons les résultats obtenus, les encouragements qui nous parviennent tous les jours, et la haute consécration officielle que nous venons de recevoir, peut-être sommes-nous autorisés à conclure que nous sommes dans la bonne voie.

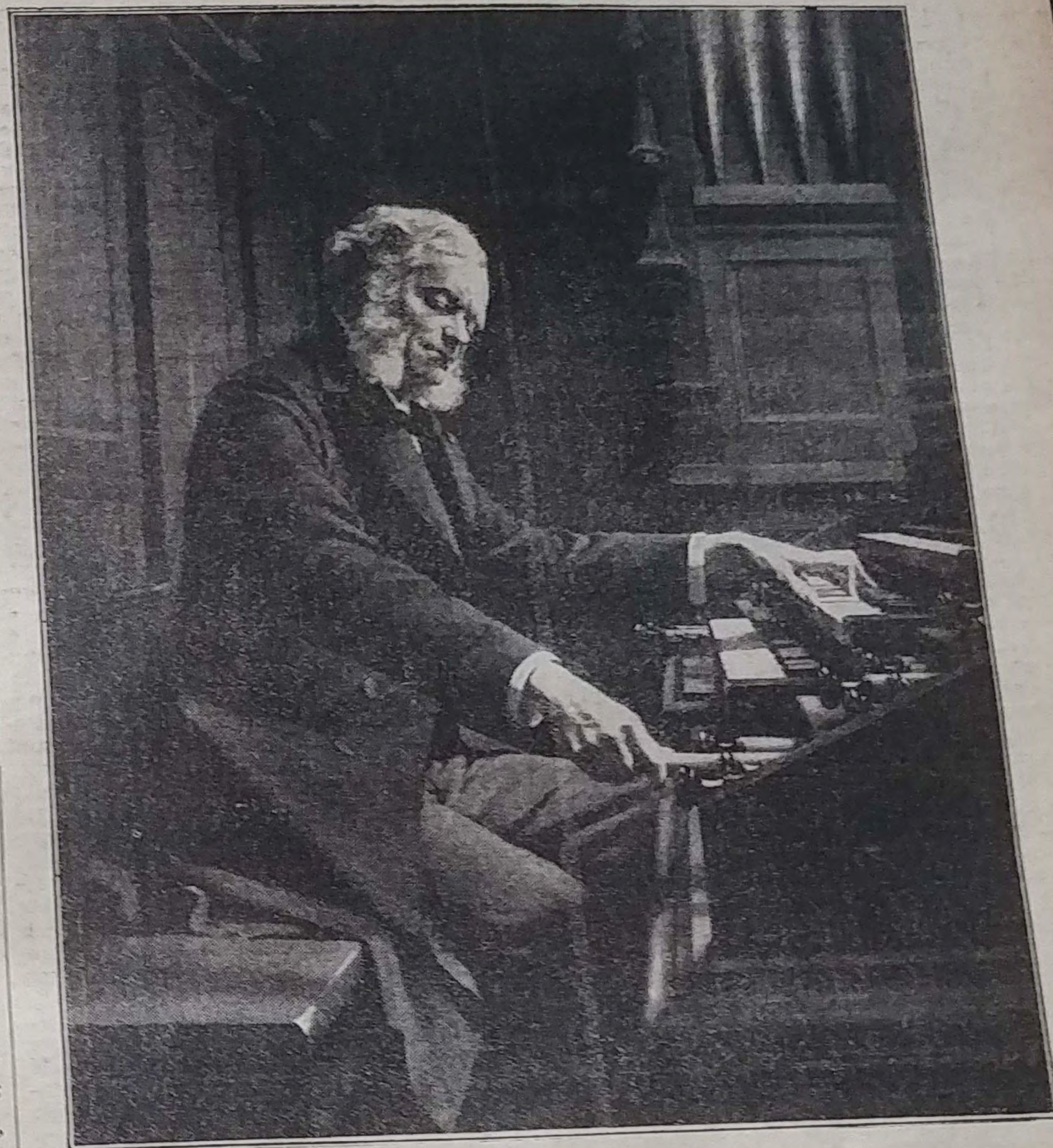
En effet, notre programme soigneusement élaboré s'est, jusqu'ici, normalement développé conformément à nos statuts.

Les concerts populaires que nous avons pu organiser jusqu'ici sont au nombre de quatre. Nous avons volontairement limité nos efforts dans ce sens, ne voulant pas compromettre notre œuvre par un travail trop précipité. Il convient de ne pas faire un pas sans que l'autre soit assuré. Nous espérons, nous sommes même convaincus que dès la rentrée nos concerts populaires fonctionneront à un rythme accéléré et de façon régulière.

Bien que ne portant pas le même nom, notre Association et notre Journal sont intimement liés entre eux. L'un est le corollaire de l'autre. Les NOUVELLES MUSICALES vont porter la bonne parole dans la métropole comme en province. Elles font connaître notre Association et, grâce au texte toujours vivant et documenté qu'elles contiennent, elles touchent un nombre toujours croissant de lecteurs. Elles servent par là-même la cause de la MUSIQUE POUR TOUS, en la révélant aussi bien aux musiciens en quête d'occasions de se produire, qu'au public en quête de concerts populaires.

C'est sur ces bases que notre tâche va se poursuivre. Nous tenons, au risque de nous répéter, à attirer l'attention de nos amis, de nos lecteurs, de ceux qui ne nous connaissent pas encore, sur les très précieuses collaborations qui se sont librement données à nous, nous ont prouvé que notre œuvre était saine, viable, nécessaire.

Travaillons donc avec confiance.



Cliché Braun et Cie

CÉSAR FRANCK

Par Camille MAUCLAIR

Quand Hugo mourut, on crut que tout était fini pour la poésie. Alors, on entendit, après le tonnerre, le chant de la flûte exquise et douloureusement émue de Verlaine, et on comprit que l'art veut bien porter le deuil de cour pour ses princes, mais ensuite vivre et renaître par-dessus les tombes. Pour Wagner l'effroi fut plus grand encore. Il y eut une prostration dans le monde musical. Où aller, que faire, après ce prodigieux panthéisme, ce magnétisme morbide, ce ruissellement d'effluves inouïs, et ces deux grands cris de « Tristan » et de « Parsifal » glorifiant le Nirvana, puis la Croix ? Il semblait que toute la musique n'eût plus qu'à s'abîmer dans le drame lyrique, à la suite du dieu de Bayreuth — et cependant personne n'était capable d'autre chose que de copier timidement une telle œuvre.

C'est alors que, dans la désorganisation, dans l'universelle inquiétude, César Franck apparut comme, après l'ouragan le bon pasteur qui ramène la confiance et l'ordre dans le troupeau épouvanté. César Franck, inconnu ou méconnu, eut pourtant, par le charme et la foi de son doux génie, retenu sur la pente dangereuse de jeunes hommes qui devaient, quelques années plus tard, former le seul groupe cohérent de l'école française. Tandis que les musiciens de théâtre, la crise passée, recommençaient à faire des opéras à succès, sans se soucier

des révélations symphoniques de Wagner. Franck rappela à ses amis que la Musique devrait être aimée pour elle-même, plus que l'homme audacieux qui l'avait pliée à sa volonté. Il leur montra le danger de s'engager à sa suite dans une dramaturgie bonne pour lui seul. Il leur fit comprendre le caractère d'exception du wagnérisme, et qu'enfin Wagner était un génie, mais non pas un cataclysme capable d'absorber en lui le désir musical du monde à venir. Franck montra clairement que le seul moyen de se sauver du pastiche ou de l'impuissance était de revenir aux formes primitives et pures, à la sonate, au quatuor, à la symphonie, au lied, que Wagner avait saisies et broyées pour les jeter dans son creuset de magicien. Franck rappela Gluck, Rameau, Bach, Beethoven, et cet enseignement persuasif sauva la musique moderne.

Franck, en la ralliant au culte du beau classicisme, détournait les yeux de toute une génération du fascinant spectacle de ce théâtre bayreuthien où seul Wagner a pu se mouvoir ; symphoniste, Wagner est un génie après d'autres génies, et il honore comme eux la filiation de son art. Dramaturge et esthéticien, Wagner est une exception à soi-même limitée, admirable et isolée, un phénomène historique mais non un initiateur salutaire. Rien de plus redoutable : à qui l'imitera, l'impuissance est

promesse. Il faut le contourner, et faire autre chose. C'est à cause de César Franck que cela est devenu possible, et personne, sinon lui, ne pouvait, à ce moment-là, parler avec autorité. Tout autre musicien eût conseillé une réaction antiwagnérienne. Or, la question n'était pas de faire le contraire de Wagner sous peine de le pasticher ; mais bien de retrouver, après ce bouleversement, les rapports naturels de la musique avec tout ce que l'âme humaine aura toujours envie de dire.

Autour de César Franck se groupèrent donc des symphonistes. Deux amours les unissaient, celui de la musique pure, celui du maître qui la leur faisait chérir. Vincent d'Indy, Alexis de Castillon, Guillaume Lekeu, Paul Dukas, Ernest Chausson, Claude Debussy, Pierre de Bréville, Alfred Bruneau, Henri Duparc, Guy Ropartz, Gabriel Fauré, Charles Bordes, certains encore, voilà le seul groupe homogène, le seul faisceau de volontés que la musique française ait connu depuis trente ans. Qu'on aime ou non ces hommes de valeur mégal, en dehors d'eux il n'y a eu ici que des faiseurs d'opéras adroits, des musiciens timorés ou impersonnels, à part ceux ou trois exceptions honorables, et en tout cas, il n'y a eu aucune cohésion d'efforts. Si la musique française est aujourd'hui la première de l'Europe, c'est à son relèvement symphonique qu'elle le doit — et sans Franck elle ne l'aurait point connu.

**

L'enseignement technique de Franck a été dépassé peut-être par son enseignement moral. C'était une âme sainte, et toute rayonnante de beautés et de vertus. Jamais plus noble artiste ne vivra. Son insuccès scandaleux a été une leçon incomparable pour ses amis : qui donc eût osé se plaindre puisqu'il souriait, lui pauvre, courant le cachet, refusé, ou sifflé lorsqu'on le jouait par hasard. Ses élèves ont appris de lui la patience, le maintien de l'intégrité, le dédain des velléités mauvaises qui viennent aux meilleurs, lorsqu'après les déceptions de l'ardente jeunesse, l'âge mûr commence à perdre tout espoir de jamais se créer une place. Il faut remonter aux associations amicales du moyen âge, aux ateliers de la Renaissance pour trouver l'équivalent de ce compagnonnage probe et fier, de cette solidarité digne devant l'incompréhension du public. Ni les amis de Manet, ni l'entourage de Mallarmé n'ont eu cette fidélité stricte, cette communion dans un idéal. Chacun tirait à soi ; l'honneur des « franchistes » aura été de ne jamais déroger aux silencieuses leçons de beauté de la grande âme qui les inspira.

Le vertige wagnérien évité, le théâtre quitté durant le laps de temps nécessaire à éteindre l'écho de Bayreuth et à laisser renaitre sur la scène française des manifestations françaises, (*l'Etranger, Pelléas ou Louise*), la symphonie et la sonate remises en honneur, les origines musicales recherchées, la réflexion de la critique musicale, l'enseignement libre de la *Schola*, émanation directe de l'esprit de Franck, voilà les conséquences de l'intervention paisible, grave, aimante de ce vieillard modeste qui vécut comme un saint, quoique sans prudence. Il faut maintenant parler de son œuvre elle-même.

**

Et alors je sens bien que mon amour passionné de la musique ne m'autorisera pas suffisamment, et pourtant je ne puis entrer ici dans un exposé technique et aride de cette écriture symphonique si profondément personnelle. Mais enfin l'opinion de quelqu'un qui n'a que sa place aux concerts suffira pour dire que *Psyché*, la *Symphonie*, le *Quintette*, la *Sonate pour piano et violon*, les *Beautés*, certaines parties de *Rédemption* et de *Hulda*, les *Chorals d'orgue*, le *Prélude*, aria et finale, le *Prélude choral et fugue* pour piano, sont des chefs-d'œuvre que rien ne fera pâlir, et auxquels rien, depuis Bach et Beethoven, ne peut être comparé dans le domaine de l'harmonie pure. Schumann est plus nerveux, Liszt et Berlioz plus coloristes, Borodine plus étrange, Brahms plus composé peut-être. Mais aucun de ces maîtres de l'orchestre n'est aussi intimement musical, aucun n'est aussi sereinement relié au classicisme de Bach. Personne n'a cette faculté de suavité mystique et voluptueuse, ce charme unique, cette plénitude sereine dans la ferveur, cette pureté du chant qui plane, cette faculté de joie surtout, de joie par effusion religieuse, cette blancheur radieuse de l'harmonie extasiée et ingénue. Rien de sévère dans ce mysticisme évangélique. Certes, les chorals d'orgue, les pièces de piano sont d'une construction puissante, d'une rectitude magnifique qui procède directement de J.-S. Bach ; mais Bach est formidable, il tonne, il a la rudesse de la foi du moyen âge, et son rythme est énorme, et jusqu'à sa gaieté fait peur comme le rire d'un géant. Franck est éperdu de douceur, de consolation, et sa musique entre dans l'âme par longs déferlements d'harmonie étale, comme une marée baignée de lune. C'est la tendresse même, la tendresse divine empruntant l'humble sourire de l'humanité. Pourtant, cet apôtre a eu aussi ses pas-

sions. Le poème symphonique du *Chasseur maudit* est là pour témoigner du romantisme nerveux qui hanta d'abord son âme et on y retrouve la fureur descriptive de Berlioz, bien factice d'ailleurs en cette âme si douce ; et c'est tout un paysage de passion délirante, de poignante exaltation de l'âme et des sens, qui révèle la sublime *Sonate* pour piano et violon avant de conclure par une explosion de joie. L'exemple est fréquent dans l'œuvre de César Franck, de ce tempérament ardent, de cet élan lyrique. Mais tout est dominé par une pureté qui restera le trait capital de son inspiration et de son génie, une pureté sans sécheresse ni sévérité, une pureté riante, amoureuse et douce, oui, vraiment, quelque chose comme Corrége sur le fond d'un décor de Puvis de Chavannes. Le contour de ces harmonies est d'un beau classique impeccable, mais constamment les tonalités sont d'une plénitude savoureuse, moelleuse sans mollesse, qui fait penser à la façon dont Racine faisait chanter les mots dans la rigide armature du vers de tragédie.

Il y a une féminité ineffable dans cette musique. Devant elle, plus peut-être que devant tout autre, on peut se rappeler la parole de Fichte envisageant la musique comme le véritable langage métaphysique de l'avenir. La symphonie de Franck nous parle en effet. Elle ne décrit rien, elle ne suggère aucun souvenir du monde extérieur. C'est une voix de l'infini qui retentit dans notre conscience, c'est un céleste discours, et si la *Sonate* est une œuvre passionnée et humaine, un des plus beaux cris qui existent, si *Psyché* est un incomparable poème d'amour métaphysique, lorsqu'on écoute les *Chorals d'orgue* ou, surtout, cette quatrième *Beauté* où la voix de Jésus s'élève au faite d'une des plus prodigieuses montées orchestrales que la douleur et l'harmonie aient jamais conçues, alors on perçoit clairement le degré d'art et de rêve où la musique peut devenir vraiment, dans toute la force de cette grave et redoutable expression, la voix de l'universel.

**

On peut se demander si les disciples de Franck, qui héritèrent très dignement de son enseignement technique, ont su comprendre avec la même netteté de jugement son enseignement moral. Un souci extrême de la forme classique les a préoccupés, et jusqu'à primer chez eux le sentiment et l'inspiration. Artistes excellents et minutieux, puristes épris de l'ordonnance symphonique et thématique avec une science autrement sérieuse que la science d'imitation classique du Conservatoire, ils se sont déifiés de la spontanéité, et ils ont ainsi montré une préoccupation analogue à celle des poètes parnassiens. Tout en cherchant (surtout en ces derniers temps), une inspiration française, et en sentant le péril de la musique trop bien faite, du « devoir irréprochable », de ce qu'on appelle la musique de capellmeisters, tout en voulant éviter le rigorisme de forme des Allemands contemporains qu'y pousse le souci des classicisme beethovenien, tout en voulant fuir cette correction excessive qui a mis trop de grisaille sur l'œuvre importante et valeureuse de Brahms, les disciples de Franck ont été un peu trop professeurs, un peu trop guindés, un peu trop enclins, par aversion pour le romantisme et la facture lâchée, à mathématiser leur œuvre et à faire taire leur spontanéité. Castillon et Lekeu, morts très jeunes et il y a longtemps, échappèrent à cette contrainte. Debussy avait en lui un génie étrange qui le mena à une tout autre musique, et Ernest Chausson est celui de tous qui rappela le plus tendrement la mystique effusion de son maître, dont il avait tout à fait le caractère et l'âme. Mais la majorité des autres ont plus fait attention à la technique qu'à la sensibilité de Franck, ils ont été moins simples, moins humains que lui, et pourtant c'est à plus d'humanité qu'il voulait les conduire.

**

César Franck a été grand avant tout par le sentiment. Le sentiment n'altérerait pas son écriture de maître mais il faisait parfois craquer l'armature de sa composition. Il est permis de dire, possible de montrer que la composition de la *Symphonie*, très belle d'ailleurs, a été dépassée en rectitude, en rigueur mathématique, par des orchestrateurs d'inspiration bien moindre. Il y a de la musique mieux faite encore. Mais il n'en existe pas de plus belle par l'exaltation, l'élan de l'âme, l'abondance merveilleuse du sentiment, qui supplée à l'ingéniosité, aux surprises, aux trouvailles de timbres, aux complexités thématiques que d'autres possèdent à un plus haut degré.

(Lire la suite page 6).

Abonnez-vous

aux

Nouvelles Musicales

Échos harmoniques Sous d'autres cieux

UN CAPITAINE MAGNIFIQUE

Rangés en carré, les musiciens de la Garde Ecossaise les uns, en « Kill » national et les jambes nues, les autres vêtus d'écarlate, attendaient, aux Tuileries, l'arrivée du chef de l'Etat.

Devant eux, le capitaine Miller, impressionnant sous son immense bonnet à poils veillant à ce que l'alignement de ses hommes ne variât pas d'un pouce.

Le rédacteur en chef des Nouvelles Musicales s'approcha de lui, un programme à la main, et lui dit :

— Mon capitaine, un officier sous les armes a-t-il le droit de donner un autographe ?

Le capitaine Miller fit alors cette réponse magnifique

— Je suis, moi, à la tête de mes « Scotch pipers » comme un commandant à bord de son navire : seul maître après Dieu. Et il accorda la signature demandée.

Il est d'ailleurs fort populaire en Angleterre. Pendant la guerre il servait avec distinction dans un régiment d'infanterie sur le front français. Mais il ne manquait pas, pendant ses permissions de détente, de diriger quelque concert pour les blessés des hôpitaux.

— Il ne faudrait quand même pas laisser mon bâton se rouiller disait-il.

LE CONSERVATOIRE DE LA BUTTE MONTMARTRE

Nous avons dans ce numéro-ci réservé une place de choix au Conservatoire National de Musique, mais nous ne voulons pas pour cela oublier les institutions de moindre envergure.

Le Comité National de Propagande pour la Musique, que préside M. Louis Barthou, de l'Académie Française, ancien Président du Conseil, vient de décerner son diplôme d'honneur au Conservatoire Municipal de la Butte Montmartre, dont M. Majoux, maire du dix-huitième arrondissement est le président fondateur pour les services éminents rendus à la musique par cet établissement.

...ET CELUI DES PINSONS

Une vieille coutume en honneur dans le Harz veut qu'on y organise chaque année un concours de chant pour pinson et canaris. Grâce à une serinette, l'on exerce ces oiseaux pendant de longs mois. Ceux qui sont admis à concourir sont amenés dans leurs cages respectives.

Il paraît qu'aucun de ces candidats ne chante absolument de la même façon. Il faut donc croire que chez les oiseaux également les méthodes diffèrent.

Le gagnant est celui qui chante le plus fort et le plus longtemps. A celui-là on remet, si l'on peut dire, un diplôme d'honneur. Et cet heureux lauréat a droit à l'enregistrement du film sonore et du disque ainsi qu'à la radio-diffusion.

Quant à ceux qui n'ont pu obtenir de récompense, ce n'est vraiment pas parce qu'on ne leur aura pas « seriné » leur rôle...

L'OPERA EN DANGER

Qu'on se rassure ! Il s'agit du Metropolitan Opéra de New-York menacé de voir ses portes fermées l'automne prochain si la direction ne trouve pas d'ici-là la bagatelle de 300.000 dollars — quelque six millions de francs.

Nous aurions pourtant tort de prendre la chose à la légère. Non seulement parce que la chose artistique à l'étranger ne doit pas nous laisser indifférents mais encore parce que nos artistes lyriques qui se sont rendus en Amérique ont plus d'une fois reçu un accueil enthousiaste du public, du Metropolitan Opéra.

Si le célèbre établissement de Broadway devait réellement fermer, l'art international en souffrirait. Faisons donc des vœux pour que tout s'arrange.

Le monument d'André Messager

Une délégation du Comité d'action du monument à André Messager, ayant à sa tête son président, M. Gabriel Pierné, de l'Institut, accompagné de MM. Albert Carré, Raymond Charpentier, Romain Coolus, Henry Fervier, Philippe Gaubert, Edmond Philippucci et du délégué général, M. Georges Bravard, codirecteur de la Gaîté-Lyrique, vient d'être reçue en audience par le Président de la République.

La délégation a demandé à M. Albert Lebrun de bien vouloir accepter la présidence d'honneur du Comité. Le président a accepté avec empressement et a déclaré qu'il était très heureux de rendre ainsi hommage à un de nos plus grands compositeurs français.

LE NONAGENAIRE DE GRIEG

On a beaucoup parlé d'Edvard Grieg ces temps-ci. Les musicographes n'ont pas voulu attendre le centenaire de sa naissance et ils ont estimé que son quatre-vingt-dixième anniversaire constituait déjà une date mémorable. De plus, Mme Grieg Rockseth vient de publier sur Grieg un livre qu'on s'accorde à trouver excellent.

Nous avons, nous, une autre raison encore pour consacrer notre rubrique à « Sous d'autres cieux » à l'auteur de *Peer Gynt*. Celui-ci représente pour nous un compositeur de musique populaire dans l'acceptation élevée où nous entendons ces mots. Nombre de ses œuvres sont familières au grand public, depuis *Peer Gynt* déjà nommé jusqu'aux danses norvégiennes.

Que Grieg ait eu des ambitions plus hautes, qu'il ait aspiré à devenir un second Wagner, un génie créateur, une force de la nature comme l'homme de Bayreuth, cela n'est point douteux et les témoins de sa vie s'en sont faits l'écho. Ses désirs ne se réalisèrent pas, mais le rang qu'il occupa parmi les musiciens contemporains ne lui a pas d'être enviable.

Né à Bergen le 15 juin 1842, il perdit l'âge de dix-sept ans, l'usage du poignet gauche, à la suite d'une pleurésie. Sa santé devait toujours s'en ressentir et ce n'est que grâce à des soins continuels qu'il put vivre jusqu'à soixante-cinq ans.

Il finit par ne plus se faire d'illusions sur l'étendue de ses dons. Il se savait limité à des sujets agréables, sans très grande envolée. Il est curieux de noter que le plus populaire certainement de ses ouvrages fut sans doute le seul qu'il ait composé sans joie. La profondeur d'Ibsen l'effrayait. Il écrivait à l'un de ses amis à propos de *Peer Gynt* :

— C'est un sujet intraitable, à part quelques passages, où Solveig chante. Quant au morceau que j'ai composé pour l'entrée du roi de la montagne, je ne peux véritablement pas le souffrir.

C'était un caractère doux, profondément généreux, joyeux malgré son état précaire. La Nature l'attirait plus que les spéculations philosophiques. Il disait :

— Je ne suis pas destiné à résoudre l'énigme du monde : je veux seulement montrer aux hommes combien la nature et la vie sont belles.

Il y parvint souvent. Même ses œuvres les moins connues, comme *Sigurd Jorsalfar*, où ses sonates pour violon et piano et sa très belle sonate pour violoncelle et piano reflètent toujours la pureté et le charme du paysage scandinave. Les folklores reviennent en de perpétuels leitmotifs. C'est que Grieg s'est complu toute sa vie dans la société des paysans, dont il écoutait les chansons, sans se lasser, soit près des tranquilles fjords, soit au sommet de montagnes escarpées.

Quoi de plus évocateur, sous ce rapport, que le premier morceau de *Peer Gynt*, *Le Matin*, où l'on s'imagine vraiment respirer l'air vivifiant d'un jour à sa naissance...

LE GRAND PRIX DE ROME DE MUSIQUE



M. Robert Planet
Elève de M. Henri Büsser

LA MUSIQUE POUR TOUS

Sous le Haut Patronage de M. Albert LEBRUN, Président de la République

Sous le Patronage du Ministre de l'Éducation Nationale

Président d'Honneur : M. Edouard Herriot.

COMITÉ DE PATRONAGE

Président : M. Henry Rabaud, Directeur du Conservatoire National de Musique,
Membre de l'Institut.

Membres :

MM. Renard, Préfet de la Seine ;
Chiappe, Préfet de Police ;
de Fontenay, Président du Conseil municipal de Paris ;
Béquet, Président du Conseil général de la Seine ;
Charléty, Recteur de l'Académie de Paris ;
Widor, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts ;
Alfred Bruneau, de l'Institut ;
Gustave Charpentier, Membre de l'Institut ;
Georges Hué, Membre de l'Institut ;
Gabriel Pierné, Membre de l'Institut ;
Albert Carré, Directeur honoraire de l'Opéra-Comique ;
Henri Büsser, Président de l'Association des Anciens Elèves du Conservatoire ;
Henri Karcher, Maire du 20^e Arrondissement ;
Léo Lelièvre, Président de la Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de Musique ;

COMITÉ ARTISTIQUE

Mmes Yvonne Astruc, Lucienne Bréval, Claire Croiza, Gabrielle Gills, Louise Grand-jean.

MM. Bazelaire, Boucherit, Brun, David, Albert Doyen, Marcel Dupré, Henry Février, André Gailhard, Philippe Gaubert, Gresse, Reynaldo Hahn, Gérard Hekking, Lazare-Lévy, Robert Lortat, Maurice Maréchal, Moysé, Paulet, Maurice Ravel, Riera, Albert Roussel, Florent-Schmitt, Edouard Schneider, Firmin Touche, André Tourret, Viuelle, Vieux, Albert Wolff.

COMITÉ DE PROPAGANDE

Présidente : Mme Maurice Herbet.

Membres :

Mesdames : Jacques André, Ernest Chausson, Camille Chevillard, Bernard Desouches, baronne Hainguerlot, Inglis-Florent, la générale Lasso, Jacques Marx, vicomtesse de Petiteville, princesse H. de la Tour d'Auvergne, comtesse d'Ursel, Félix Vernes, René Weiss, Jeanne Walter.

Messieurs : Pierre Dornès, Henri Lebœuf, Achille Mestre, Georges Vaudoyer.

CONSEIL D'ADMINISTRATION :

Président : M. Emile Weisweiler ; Vice-Présidentes : Mesdames Robert Singer, Messager, Ginisty-Brisson ; Secrétaire Générale : Mme Claude Weinbach ; Trésorier : M. Raoul Logeat ; MM. Philippe Erlanger, Willy Goudekot.

CÉSAR FRANCK

(Suite)

Comme l'Angelico, Franck se contente parfois d'harmonies contrastées, sans recherche de tons intermédiaires, de réponses trop symétriques, qui créent la redite et la monotonie. Mais tout à coup survient un chant si doux dans le sublime 1. Et n'a-t-on pas, en ce temps où le rigorisme d'écriture musicale tourmente tout le monde, dit aussi de Beethoven, de ses thèmes, de ses efforts répétés, des critiques allant jusqu'à l'audace, et en est-il moins Beethoven ? L'œuvre de Franck est trop humaine pour échapper à la critique, et celle de Bach est peut-être la seule dont le grand it repose la plus légère entaille. Mais qu'on songe à l'édifice formidable de Wagner, qu'on voie combien déjà la plus juste, la plus respectueuse critique y peut, sans offense, trouver à redire, qu'on lui compare ensuite l'œuvre de Franck à ce point de vue, et l'on verra combien le déchet en est mince relativement. Il faut tenir Franck pour un des plus originaux et un des plus grands symphonistes qui aient paru dans l'histoire de la musique, et c'est de cette proposition préalable, incontestable, qu'on pourra partir pour étudier, préférer ou contester telle parole de son œuvre, tel aspect de son génie.

Quant à son caractère, il fait honneur à l'humanité. Et quant au rôle que ce grand homme a joué, il faut bien dire qu'il a guidé toute l'école française moderne dans une route logique et viable au milieu d'une crise musicale exceptionnelle. César Franck est le lien naturel du classicisme et de la polyphonie à venir. La filiation de la musique pure avait été bouleversée par le romantisme descriptif de Liszt, de Berlioz, et enfin de Wagner, déviateurs merveilleux mais dangereux des destinées de leur art. L'intervention à la fois traditionaliste et novatrice de Franck a remis au point l'orientation d'une époque tout entière, avec un tact rare, sans réaction. C'est là ce qui a fait de ce mystique, de ce visionnaire de l'âge d'or musical, non seulement le dernier maître du dix-neuvième siècle, mais encore l'homme capable d'assurer la libre évolution de la musique future, de la musique en soi, qui ne doit être ni descriptive, ni théâtrale, ni pittoresque, mais uniquement psychologique, émuant l'âme et lui révélant l'infini par le chant même de la lyre.

La première fois que j'ai entendu les « Chorales d'orgue ». Je revois une sombre nef d'église, en automne, un matin : des groupes noirs entre les colonnes pâles des bas-côtés, un trouble demi-jour, le silence effrayé. Une infinie mélancolie entrant dans l'âme. Aux vitraux de pierreries éteintes, on ne sait quelle splendeur oubliée, qui s'étendait et va mourir.

On jouait Bach, d'abord.

Cela commence par le tonnerre : succès, sifflés écrasements de sons sous la poigne de l'ange furieux de Baudelaire, qui fond du ciel comme un aigle et maintient le poids de sa colère obstinée sur les dénégations apurées des pécheurs. Leurs voix claires supplient, protestent, mais sont constamment broyées et rejetées au néant. On sent là toute l'obscurité de la terrible loi dogmatique du moyen âge ramenant tout à une pseudo-harmonie faite de silence sur les sanglots étranglés. Les cris humains qui s'élèvent du sein de cette musique ténébreuse, impérative et pleine de majesté épouvante, sont des antithèses désespérées et fugaces à cette harmonie du Dieu sans clémence.

Et alors, il me semblait qu'un rayon de soleil créait un arc-en-ciel dans la nef. Mais c'était seulement dans mon âme : les chorales de Franck présumaient...

Celui-là, au contraire, attire et transporte par le magnétisme du pardon radieux. C'est un fleuve de lait dans une Chanaan ! Bach, c'est toujours un Dieu irac, on a peur. Mais voici une mélancolie si humaine, une nostalgie toute baroque de nos stériles du ciel, une indulgence accueillante, une suavité, le timbre même de la voix de Jésus au seuil de Béthanie... Et les écrasements de sons, les blocs harmoniques qui roulaient du haut de l'orgue et avec lesquels roulaient nos âmes de sisyphes, cette avalanche monstrueuse n'est plus. Un chant clair exalte la glorification de la créature pardonnée. Tout s'élève. Bach nous rejette du portail céleste comme les damnés de Michel-Ange, et nous prosternons, indignes, contre la terre : Franck nous invite à planer. Sa musique nait du sol humain comme un lys qui va s'ouvrir dans l'éther, et elle monte, elle monte, sourit immense, extasié, indéfini. Plus de châtements, plus de coupes, plus d'ascétisme. Toute cette prière confiante en un Dieu qui aime trop pour punir, c'est un Dignus intrare pour l'homme de Nietzsche, un Dignus sans conditions, le rapport très simplement adorable de ceux qui furent créés à Celui qui créa. Douce musique qui ressemble à la mort en rêve !

Gamille Mauclair.

Le Quatrième Concert Populaire de LA MUSIQUE POUR TOUS

donné le

VENDREDI 7 JUILLET 1933, à 18 heures 15

dans la salle du FOYER de l'Ouvrière — 63, Rue du Faubourg Poissonnière

Notre quatrième concert populaire s'est déroulé dans un cadre légèrement différent des trois autres. La ferveur avec laquelle ce nouveau public, composé moins d'intellectuels et d'artistes que d'employés et d'artisans, écoute le programme très varié de ce concert nous démontra amplement que la musique classique trouve un terrain



M. Jacques Neitz
1^{er} Prix du Conservatoire (1933)

de culture dans toutes les classes de la population.

Les morceaux qui furent, ou bien chantés par Mlle Ruhlmann, de l'Opéra-Comique, ou bien exécutés au piano par Mlle Léila Gousseau, et au violoncelle par M. Jacques Neitz, embrassèrent une période

musicale allant du classique Couperin au moderne Joaquín Nin, en passant par le romantique Mendelssohn. Chaque morceau fut chaleureusement applaudi et seul l'heure tardive empêcha les cris de « bis » d'obtenir satisfaction.

Nous sommes décidément dans la bonne voie.



Mlle Léila Gousseau
1^{er} Prix du Conservatoire. Prix Pagès



Mlle Elsa Ruhlmann
de l'Opéra-Comique